

PAUVRES ÉTUDIANTS

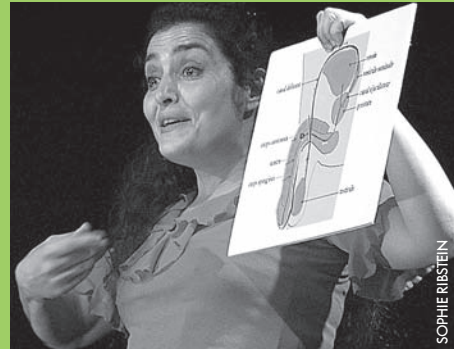


Une vie au rabais

Les étudiants confrontent leurs problèmes financiers à l'avis des politiques. Imprimatur a rencontré des étudiants précaires.

Témoignages en **pages 4 et 5.**

■ ACTU BORDEAUX



Orgasme théâtral

Le Frichti de Fatou met en scène l'itinéraire sensuel d'une jeune maghrébine. **Page 3**

■ FOCUS

La survie des gauchers

Comment ont-ils résisté au fil des temps? Interview avec Charlotte Faurie, spécialiste en sciences de l'évolution. **Pages 6 et 7**

■ FEMMES



Au pays du ballon rond

À l'occasion de la journée de la femme, portrait d'Isabelle Michelat, compagne d'un joueur pro de foot. **Page 8**



« La prison, c'est fascinant »

Le Genepi organise cette semaine un « Printemps des prisons », l'occasion de rencontrer Aude, bénévole de l'association depuis deux ans.

C'est arrivé tout à fait par hasard. « Il y a deux ans, une nana dans l'amphi vient nous parler de réinsertion des détenus et du Genepi (1). Tout de suite ça me touche parce que je suis étudiante en droit pénal », se souvient Aude. « La prison et la criminalité, c'est fascinant. Comme pour tout lieu fermé, on veut savoir comment ça se passe, à quoi ça sert et pourquoi ». La jeune femme est aujourd'hui très au fait des codes et des règles du monde carcéral. Et pour en transmettre la réalité, elle en parle. Dans les collèges, les lycées. Et aux médias. « Il faut sensibiliser l'opinion sur ce qu'il se passe dans les maisons d'arrêt. Comme ce n'est pas glamour, le sujet est négligé par les politiques ».

De la prison, Michel Foucault disait qu'elle était une « inévitabilité » historique. Il est vrai que l'institution n'a pas toujours existé. En fait, elle est vieille d'à peine plus d'un siècle. Et pour

Aude, aujourd'hui bénévole au Genepi, elle « est inutile s'agissant de beaucoup d'infractions. La preuve par l'exemple : on voit les gens revenir pour la quinzième fois, pour le quinzième deal... » L'objectif d'Aude, on l'aura deviné, c'est la réinsertion. Mais les choses sont compliquées. « La seule image de la société qui passe à travers les barreaux, c'est la télé. Et quand les gens bénéficient d'une libération, ce sont des sorties "sèches" sans aménagement de peine. Et dehors, il n'y a aucun suivi. Alors, le parcours typique, c'est le foyer et souvent, la rue ». Restent tout de même quelques lueurs d'espoir. Comme ce garçon qu'Aude a aidé à passer son Bac en prison. Ou comme ces étrangers à qui elle apprend à parler français. « C'est important de donner des cours. 70 % des détenus n'ont pas le brevet et 20 à 30 % sont des étrangers en attente d'être renvoyés dans leur pays. Quand on entend dire que la double peine a été sup-

primée, c'est faux », soupire-t-elle.

Il y a tout juste un an, Alvaro Gil Robles, commissaire aux Droits de l'Homme au Conseil de l'Europe, qualifiait les prisons françaises d'« endroits répugnants ». Un an plus tard, Aude ne constate guère qu'une amélioration, grâce aux unités de vie familiale (UVF) appelées à être généralisées à toutes les prisons. Aujourd'hui les détenus sortent avec une sexualité déformée car « ça se passe au parloir sous les yeux des surveillants. Il y a aussi le viol. C'est très tabou mais ça existe. Et la sexualité individuelle, c'est aussi sous les yeux des codétenus et des surveillants » ■

D. THOMSON ET A. FROUTAN



Aude, 23 ans, donne des cours de soutien scolaire aux détenus. PHOTO : D. THOMSON

(1) Groupement étudiant national d'enseignement aux personnes incarcérées

Concert de soutien au Genepi jeudi à la MAC (Tram B Unitec). 20 h 30, 3 euros

Les jeunes restent sur leur faim

« URGENT : grand hôtel restaurant cherche chef de brigade pour embauche immédiate ». Les petites annonces de ce genre se multiplient, sans écho véritable. On le sait, ces dernières années, les métiers de la restauration, comme ceux de l'hôtellerie, ont du mal à recruter. « Actuellement, sur Bordeaux, il y a une offre d'emploi pour une demande », explique Christophe Gouneau, directeur de l'ANPE à Pessac. Sauf que l'offre en question ne satisfait pas forcément aux exigences du demandeur. D'où, au final, la pénurie de main d'œuvre. En cause, selon lui, une génération poussée à suivre des études longues et qui dévalorise les métiers manuels.

Des avantages noyés par les inconvénients

« Les jeunes ne retiennent que la pénibilité du travail et pas les avantages de la profession », explique Jean-Pierre Héland, représentant l'union des hôteliers de la Gironde. « Dans ce secteur, c'est la disponibilité qui est rémunérée. On travaille quand les autres se reposent. Il est normal que les salaires soient attractifs ». Effectivement, aux horaires décalés correspond un SMIC supérieur de 230 euros au salaire minimum ordinaire. Mais la réalité du quotidien semble moins rose que ne l'affirment les professionnels du secteur. « Des avantages ? Lesquels? », relève Julien, un serveur



L'hôtellerie n'attire plus les jeunes. PHOTO : M. BALLET

de 25 ans. « Dans ce métier, il y a une incompatibilité entre un salaire honnête et une qualité de vie cor-

recte ». Lui, a fait le choix de ne plus travailler en CDI : « Bosser 50 heures pour un contrat à 39, non merci ! Maintenant, je travaille à l'heure et je suis rémunéré à la hauteur des plages de temps travaillées. En plus, je fais moi-même mon planning, c'est le compromis idéal ».

Cependant, tout n'est pas noir au pays du foie gras et du verre de Sauternes. Malgré une désillusion croissante des jeunes à l'égard du secteur, la profession semble trouver un second souffle grâce au développement d'activités parallèles comme DJ, barman ou encore thalassothérapeute ■

MARION BALLET

tHéâtre

Le point G en sept recettes

Le Frichti de Fatou retrace l'initiation sexuelle d'une jeune maghrébine. Entre traditions du bled, choc des cultures et plaisirs sensuels assumés, Faïza Kaddour interprète avec subtilité une galerie de personnages désopilants.

Le Frichti de Fatou nous embarque dans un haletant cours d'éducation sexuelle. Depuis son bled algérien jusqu'à son petit appartement du XVIII^e arrondissement parisien, la jeune femme navigue entre deux cultures. En Algérie, Yéma, sa mère, ne répond que par des claques aux interrogations dérangeantes de la jeune Fatou. À Paris, Janine, la grande copine croisée au planning familial va lui servir de guide. Un parcours initiatique au cours duquel, sans se perdre,



Fatou, une drôle de jeune femme, perdue entre tradition et libération sexuelle. PHOTO : S. RIBSTEIN

elle finit par décrypter les codes sexuels et s'en affranchir. Peu à peu, Fatou, angoissée au soir de sa nuit de nocces, se métamor-

phose en une femme libérée. « *Jouissons sans entrave* », « *découvrons les sept zones érogènes* », « *montons au septième ciel en deux minutes* » : les leçons de Janine vont la mener à l'indépendance. Oubliée la peau de mouton fertilisante de la belle-mère acariâtre, place aux caresses sensuelles de Jean-Guy.

Pas provocante, juste réaliste

De 1969 à 1989, sur fond de révolution sexuelle, le spectacle musical rebondit tel une quête du plaisir. Le violoncelle et la contrebasse d'Agnès Duvivier se font le contrepoint de la conscience de Fatou. Les coups

d'archets légers ou grincheux sont la voix intérieure de l'héroïne.

Sans provoquer, Faïza Kaddour ne dénonce rien. « *C'est juste comme ça que ça se passe* », livre l'actrice, en clown réaliste. La jeune femme s'est inspirée d'expériences vécues, de rencontres, de lectures pour écrire un texte incisif, juste et vivifiant. A l'image du frichti que Fatou laisse mijoter tout au long de la pièce, elle fait sa petite cuisine aux ingrédients multiethniques. Pas de clichés ou de raccourcis, mais le portrait sensible d'une femme, tantôt petite fille naïve, tantôt belle hédoniste, tantôt philosophe mature ■

SOPHIE RIBSTEIN
ET NOÉMIE LEHOUELLEUR

Retrouvez l'interview complète de Faïza Kaddour et du metteur en scène, Jean-François Toulouse sur www.imprimatur.fr.

Les 9 et 10 mars à 20 h 30 et le 11 mars à 17 h, au Porte 2A, 16 rue Ferrère à Bordeaux. Réservations: 05 56 51 00 78. Tarifs : 12 € et 8 €.

Fin de règne d'une grand-mère tyrannique

Une gérente de maison de retraite octogénaire qui pratique le gavage forcé de ses patients, leur tire les cheveux et leur plante des fourchettes dans les mains ? Non, ce n'est pas le portrait croisé de *Tatie Danielle* et d'une vieille tante sortie d'*Arsenic et Vieilles dentelles* mais celui de Jeanne Philibert qui comparait lundi 5 mars en correctionnelle au tribunal de grande instance de Bordeaux. Cette ancienne directrice du Château-Lamothe, une maison spécialisée située à Saint-Médard-d'Eyrans qu'elle administra de 1988 à 2003, était jugée pour exercice illégal de la mé-

decine, détention de morphine sans ordonnance, extension de la capacité d'occupation de 44 places à 70 sans autorisation, escroquerie et violences sur ses patients.

Soignés à l'eau de javel

Une plainte déposée par une infirmière de l'établissement en janvier 2003 est à l'origine de la mise en examen de la prévenue. Deux ans auparavant, la Ddass avait déjà relevé plusieurs dysfonctionnements au sein de l'établissement comme le manque d'hygiène et la surpopulation du centre.

« *Si vous saviez, monsieur le Pré-*

sident, la pression que nous avons pour accueillir ces gens dont on ne voulait nulle part ailleurs », implore la vieille dame. Sa voix suppliante colle peu avec « *le despote* » décrit par diverses aides-soignantes démissionnaires ou tombées en grave dépression depuis. Un personnel contraint de soigner les escarres à l'eau de javel, pratiquer des touchers rectaux sans gants et utiliser des seringues à gavage. La plupart des patients souffrant de pathologies lourdes, étaient dans l'incapacité physique de dénoncer ces conditions de vie déplorables.

En préambule à ses réquisitions,

la substitut du procureur décrit une femme « *d'une autre époque* », certes condamnable pour ses actes, mais qui agissait comme « *au temps où on avait recours à la manière forte* ». Elle dénonce la pénurie de places dans les maisons de retraite, phénomène sur lequel « *ce procès devrait entraîner une réflexion* ». Une peine d'emprisonnement avec sursis assortie d'une amende et une interdiction d'exploiter un établissement pendant plus de 5 ans ont été requis. Jugement le 2 avril à 14 h.

LILY ECLIMONT

Etudiant, une vie au

Trop riches ou trop étrangers pour bénéficier des aides du Crous. Trop pauvres ou trop fiers pour être aidés par leurs parents. Les partis politiques en campagne ne pensent pas à eux. Nous avons rencontré Jessica, Marine et Étienne devant les annonces emploi du Centre d'informations jeunesse. Ils nous ont raconté leur combat ordinaire.

22 ans, endettée à 22 000 euros

Après un passage en prépa AHEC et la réussite au concours d'entrée d'une école de commerce, Jessica pensait avoir décroché une récompense à la hauteur de ses efforts. Jessica est boursière au taux maximum depuis le début de ses études supérieures (400 euros par mois). Elle s'est retrouvée avec 22 500 euros à payer pour les trois ans de sa formation. Ses parents, percevant de faibles revenus, ne pouvaient pas se porter caution pour le prêt. La jeune fille a donc emprunté sur son nom. « Comme ça, je suis la seule responsable. C'est un investissement rentable, indispensable pour avoir un bon emploi plus tard ». En at-

tendant, les obstacles financiers s'accroissent. « On a l'impression que plus t'es pauvre, plus on essaye de t'enfoncer ». L'inscription est payable en plusieurs fois, mais majorée de 10 % quand on étale les paiements. Et puis la formation prévoit un stage à l'étranger, dont tous les frais sont à la charge de l'étudiant. « Si tu ne peux pas t'offrir le séjour, tu perds des points sur ta note finale ».

■ **La réaction des politiques est sans appel :** « Ceux qui choisissent le privé doivent assumer », dit Thibaut Chéron, animateur fédéral du MJS (socialiste). Idem pour le FNJ (lepeniste), ou

Gabriel Janot des Jeunes populaires (UMP) qui notent froidement : « Jessica savait qu'une école de commerce lui coûterait cher ». Comme il faut bien reconnaître qu'il ne s'agissait pas d'un choix pour Jessica, mais plutôt de la meilleure voie à suivre, la fac ne proposant pas de formation reconnue en commerce, les partis sortent la carte des aides publiques. PS, UMP et extrême-



Jessica. Boursière, elle paye son école 7 500 euros l'année.

gauche proposent un prêt à taux zéro sans caution parentale, l'État se substituant à la famille.

« J'étudie, donc j'assume »

Marine a plaqué ses études de psycho pour réaliser



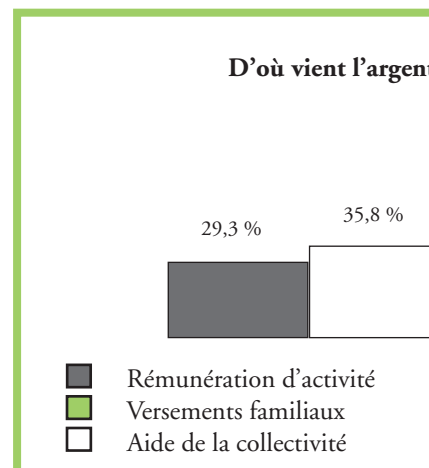
Élève aux Beaux-Arts, Marine ne touche plus les aides du Crous.

son rêve : entrer aux Beaux-Arts. Un choix lourd de conséquences : elle dépend maintenant du ministère de la Culture pour les aides. Elle passe ainsi des 400 euros mensuels du Crous à moins de la moitié par mois. Un changement majeur dans son budget. Depuis deux jours, elle est retournée chez ses parents, qui vivent à une heure et demie de train de Bordeaux. « Je me restreins sur tout : les clopes, les sorties, et parfois même la bouffe ». Le midi, elle mange des bouts de sandwiches piqués à des amis. Marine ne se plaint pas, elle travaille depuis ses 15 ans. Elle sait bien qu'avec

2 200 euros mensuels de revenus à deux, ses parents ne pouvaient pas l'aider.

■ « On ne veut pas accorder des aides à un étudiant pour qu'il s'achète des clopes et de la bière ». A entendre Gabriel Janot des Jeunes populaires, une présomption d'oisiveté pèse en permanence au-dessus des étudiants. Les Jeunes populaires et le FNJ fustigent « la politique d'assistantat gratuit » des gouvernements précédents. De la même façon, la gauche accompagne son allocation d'une obligation de résultats. Quant au FN, il subordonne l'aide à une condition de rentabilité et de viabilité du projet de l'étudiant. Surpris de découvrir que tous les étudiants n'étaient pas logés

à la même enseigne, les représentants politiques n'avaient rien à proposer. Mais la droite compte sérieusement sur « une concertation avec les partenaires sociaux » pour mettre le système d'aides à plat.



rabais

DOSSIER RÉALISÉ PAR
GLADYS MARIVAT ET
GUILLAUME FLEURET.
PHOTOS : MATTHIEU FAUROUX

Étudiant salarié ou salarié étudiant ?

Arrivé du Cameroun il y a quatre ans, Étienne ne bénéficie d'aucune aide en tant qu'étudiant étranger non européen. Alors, il s'adapte. La licence d'électronique est un choix par défaut. « *Il n'y a pas beaucoup de travail à faire à la maison. Si, en plus de mes activités parallèles, je suivais tous les cours, je serais à plus de 35 heures. Alors, je sèche les enseignements en amphi* ». Tous les jours, après ses TD, Étienne enfle son survêtement noir pour arbitrer les championnats universitaires et régionaux de basket. Avec ça, il peut se faire 400 euros les bons mois. Quand ça ne suffit pas, il dresse des inventaires la nuit. « *Mais j'évite, car quand tu travailles la nuit, tu dors la journée, et tu ne vois pas passer la semaine* ». Travailler plus de 20 heures par semaine, ça ne le gêne pas. « *De toute façon, je n'ai plus que ma mère au pays, et elle ne peut pas m'aider* ». Côté résultats, Étienne n'a pas validé son dernier semestre, mais il reste confiant.

■ « *Nous ne sommes pas contre le fait qu'un étudiant travaille tout en poursuivant ses études : la valeur travail est un élément sain* ». Pour



Étienne, en licence d'électronique. Il n'a droit à aucune bourse car il est camerounais.

Gabriel Janot, Etienne serait presque un exemple à suivre. Beaucoup de partis politiques pensent que le travail étudiant peut être une solution pour financer des études. Afin d'éviter qu'il n'empiète sur le temps des cours, Johann Tarris, délégué départemental de l'UDE, propose un petit job sur

le site de la fac en complément d'une aide de l'État. Pour Fabien Gay, du Mouvement des Jeunesses Communistes, « tout étudiant, résidant sur le sol français, doit bénéficier des mêmes avantages que les étudiants français ». Le FN s'y oppose et prône sans surprise la préférence nationale.

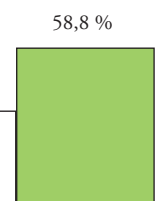
L'avis du Crous

« *Aujourd'hui, les étudiants se sentent délaissés.* ». Depuis 33 ans qu'elle officie au service social du Crous de Bordeaux, Nicole Bordaberry en a vu passer des milliers, avec leur lot de problèmes et de souffrances. Depuis quelques années, la solidarité familiale ne fonctionne plus. Un constat sans appel : toute la société est fragilisée. « *Le chacun pour soi prime, même au sein de la cellule familiale* ».

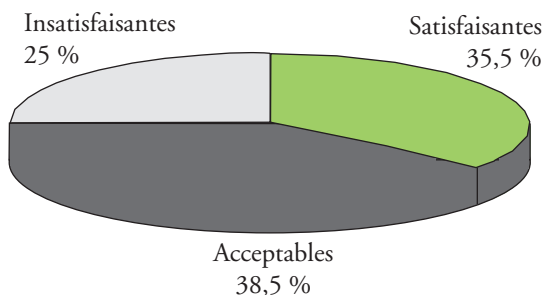
Pour preuve, le nombre de demandes d'allocation unique d'aide d'urgence augmente. Cette aide, plafonnée à 250 euros, peut être accordée une seule fois à l'étudiant qui le demande. Sur les 9 800 bénéficiaires en 2005-2006, 50 % sont des étudiants étrangers, alors qu'ils ne sont que 12 % à être inscrits dans l'académie de Bordeaux. La détresse étudiante existe et se traduit souvent sous des formes extrêmes : depuis dix ans, le nombre d'entrées en hôpital psychiatrique et de tentatives de suicide ne cesse d'augmenter.

Les chiffres pour le dire

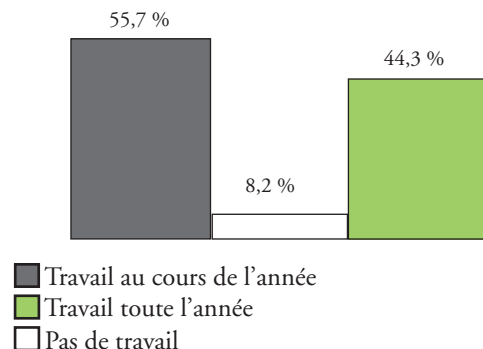
des étudiants ?



Comment les étudiants jugent-ils leurs ressources financières ?



Fréquence de travail des étudiants



Source : OVE Bdx 4, 2005

La revanche du « gaucher »

DOSSIER RÉALISÉ PAR
THIBAUT LEGRAND, LILY ECLIMONT
ET PAULINE CONRADSSON

Imprimatur : Les gauchers partent-ils vraiment avec un handicap dans la vie ?

Charlotte Faurie : Les gauchers, en moyenne, sont plus petits et plus légers que les autres. Surtout, ils pèsent moins lourd à la naissance que les droitiers. Et on sait que le poids du nouveau-né en dit long sur les risques associés à certaines maladies, en particulier les risques cardiovasculaires. Des études très larges montrent également une plus forte prévalence des maladies du système immunitaire ou du système nerveux dans cette partie de la population. À ces facteurs purement physiologiques, s'est ajoutée, à certaines époques, une pression sociale hostile et forte. Les gauchers sont mal vus, diabolisés, voire persécutés, dans l'Antiquité ou au Moyen-Âge, par exemple.

Comment se fait-il qu'ils aient, pour ainsi dire, « survécu » ?

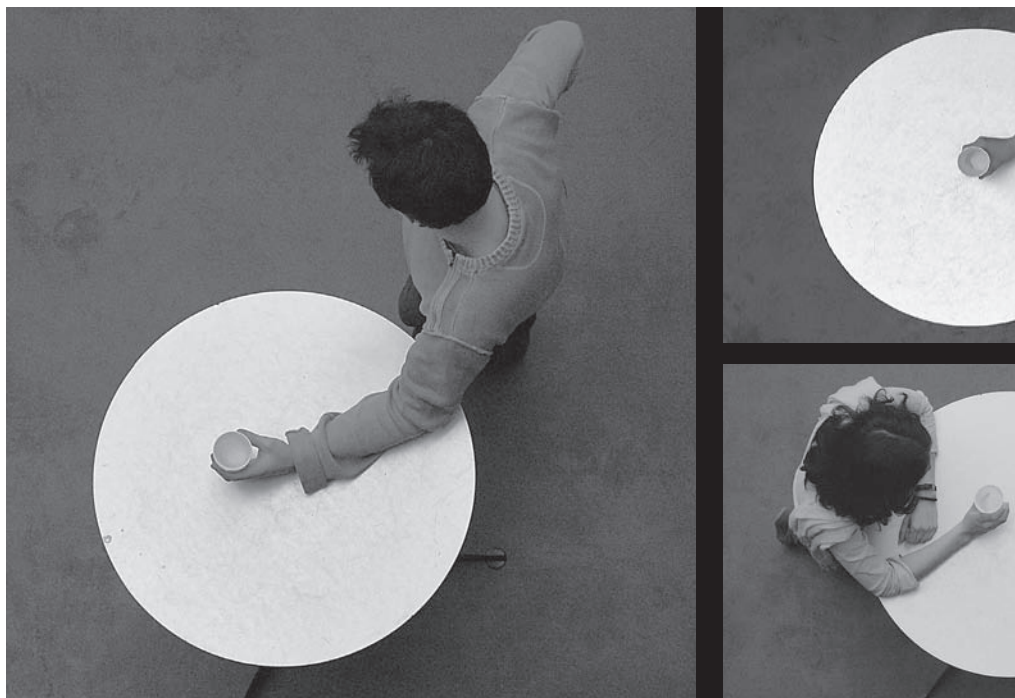
S'ils ont pu se maintenir jusqu'à nos jours, c'est parce qu'ils se battent mieux. Ils bénéficient d'un avantage stratégique lors des combats, celui de l'effet de surprise. En résumé, lors d'un affrontement, le gaucher prend l'avantage parce qu'il a l'habitude de s'opposer à un droitier, tandis que le droitier est déboussolé par quelqu'un qui préfère se servir de la main ou du pied gauche. Il ne voit pas venir les coups. C'est donc parce qu'ils sont moins nombreux, moins connus, que les gauchers prennent l'avantage.

Cela fait quand même longtemps qu'on ne survit plus uniquement en se battant à mains nues...

Il faut entendre le mot « combat » au sens large : il y a les affrontements réels, bien sûr, pour la survie, mais il y a aussi les combats qu'on qualifie de « ritualisés », qui obéissent à une codification et ont une fonction sociale. Pensez, par exemple, au Moyen Âge et à ses duels de chevaliers : gagner des tournois permettait de monter dans l'échelle sociale et les gauchers semblent y être parvenus.

Comment avez-vous procédé pour démontrer cette théorie ?

Si les gauchers sont avantagés dans les combats, ils devraient mieux s'en sortir dans les sociétés violentes. Et donc, leur proportion dans ces sociétés devrait être plus élevée. C'est ce que nous avons mesuré en prenant



La proportion de gauchers est plus élevée chez les mathématiciens, les architectes et les artistes.

comme indicateur de violence le taux d'homicides. Nous avons exclu de notre étude les sociétés occidentales modernes, car l'usage des armes à feu longue portée réduit l'avantage du gaucher. Nous avons donc sélectionné huit sociétés traditionnelles sur cinq continents avec des taux d'homicides variés. Résultat : on trouve beaucoup plus de gauchers dans les sociétés violentes comme les indiens Yanomami, réputés pour s'entretenir

en permanence, que dans d'autres populations.

Les gauchers sont donc en général plus violents.

Absolument pas. Cela signifie seulement qu'ils ont une plus grande chance de survie dans les sociétés violentes.

Et dans nos sociétés occidentales modernes où le combat ne compte plus ?

Il n'est pas exact de dire que le combat ne

De l'art de compter les gauchers

Pas facile de déterminer leur nombre... surtout pour ceux qui ont passé l'arme à gauche ! Cela fait longtemps que les chercheurs tentent de dénombrer les gauchers, avec plus ou moins de bonheur. Parmi les tentatives imaginées par les scientifiques, une méthode peut-être un peu imprudente : le repérage des gauchers dans les

œuvres d'art. Ils ont donc pris les toiles et les sculptures représentant des personnalités et ils ont compté. Malheureusement, le gaucher – surnommé pendant un temps le « sinistre », tout un programme – n'était pas bien considéré à l'époque. Il portait en lui la marque du diable, prétendait l'Eglise. Beaucoup ont donc préféré apparaître l'épée ou la plume... dans la main droite. Fin de la tentative scientifique de comptage.

combattant »

Pour les besoins de sa thèse ébauchée en 2001, Charlotte Faurie s'est entichée des gauchers. Elle les a étudiés sous toutes les coutures, mais son principal travail a consisté à étudier comment ils ont survécu malgré leur faiblesse apparente. D'après ses recherches, ils tirent en partie leur force de ce qu'ils sont... moins nombreux que les autres.

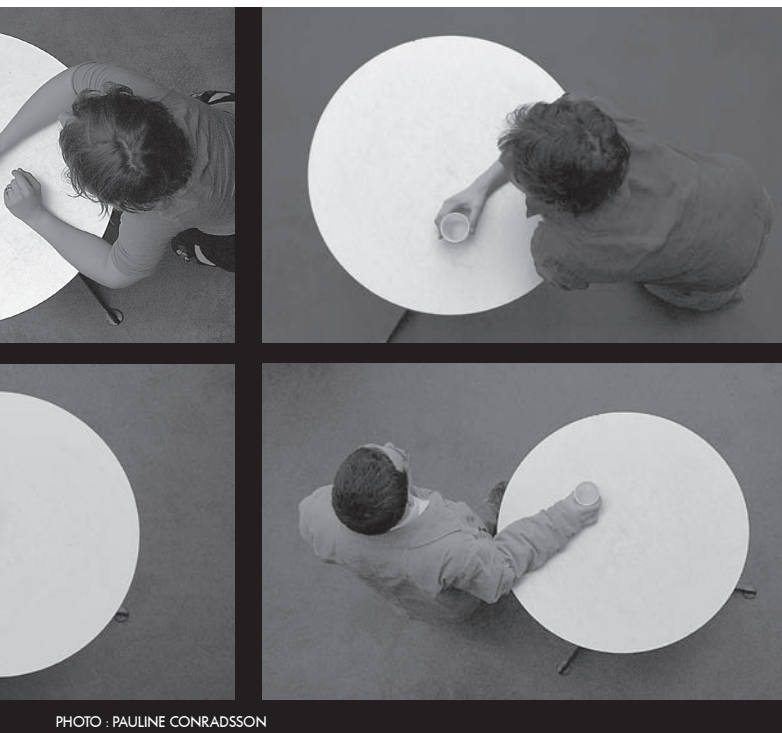


PHOTO : PAULINE CONRADSSON

compte plus. Le combat, ritualisé, compte toujours. Les sports d'affrontement ou d'interaction comme la boxe, le tennis ou l'escrime peuvent être assimilés à des combats ritualisés. Et le sport n'est pas neutre socialement : nous avons établi un questionnaire demandant le nombre de partenaires sexuels dans les trois années passées à des sportifs et des non-sportifs. Les sportifs ont déclaré plus de partenaires sexuels. Et plus le niveau de sport pratiqué s'élevait, plus le nombre de partenaires augmentait !

Les gauchers n'ont rien à voir là-dedans !

Si. Les gauchers possèdent un avantage décisif justement dans les sports d'interaction comme l'escrime ou le tennis, où l'effet de surprise joue à plein.

C'est un peu léger, comme avantage...

Pas tant que ça. Le niveau sportif représente la forme et les capacités physiques d'un in-

dividu, ce qui peut avoir un fort impact sur la recherche de partenaires et donc sur la sélection sexuelle. Mais les gauchers ont d'autres cartes à jouer dans les sociétés modernes. C'est le second grand volet de notre étude : la réussite sociale qui est la leur.

Les gauchers seraient-ils plus intelligents ?

En moyenne, non. Mais ils sont surreprésentés parmi les gens au quotient intellectuel élevé et parmi les gens au QI le plus faible. Il

existe une très forte hétérogénéité dans cette population. Et surtout, en tentant d'évaluer diverses formes d'intelligence, des chercheurs se sont rendu compte que les gauchers réfléchissaient de manière différente. Ils se rappellent mieux les faits passés, ce qu'on nomme la mémoire épisodique, mais moins bien les automatismes, ce qu'on désigne par mémoire implicite. Ils se distinguent enfin particulièrement lors des tests de créativité. Tout cela se traduit aussi par des orientations professionnelles différentes : on trouve plus de gauchers parmi les mathématiciens, les artistes ou les architectes par exemple. Enfin, il

est très curieux de constater des écarts de salaire entre droitiers et gauchers, en faveur des derniers. Chez les femmes, il y a même une différence de réussite au baccalauréat. Les gauchères ont plus de chances de l'obtenir.

Charlotte Faurie est chargée de recherche à l'Institut des sciences de l'évolution de Montpellier. Elle a effectué sa thèse sous la direction de Michel Raymond. Dans le numéro 19 de la revue Cerveau et Psycho, elle publie un article « Gaucher : avantage ou inconvénient ? » ■

■ Etes-vous à gauche ?

Droitier ? Gaucher ? Vous hésitez ? Il est vrai que ce n'est pas évident. Voici quelques épreuves pour tester votre latéralité.

- Croisez les bras. Lequel se trouve sur le dessus ?
- Croisez les doigts. Quel pouce recouvre l'autre ?
- Clignez d'un œil. Lequel reste ouvert ?
- De quelle main distribuez-vous les cartes ?
- Mettez votre main en cornet pour mieux entendre. De quel côté le faites-vous ?

Si vous avez répondu « gaucher » à la majorité de ces questions, vous avez des chances de faire partie de la petite tribu des gauchers.

Pour affiner la réponse, sachez que, dans le n°19 de la revue *Cerveau et Psycho*, Guy Azémar, chercheur à l'Institut national du sport pendant 31 ans, différencie trois niveaux de latéralité : la vision, les mains et les pieds. Ce qui fait huit combinaisons différentes (œil droit, main droite, jambe droite ; œil droit, main droite, jambe gauche ; etc.). Bon courage.

Les gauchers survivent mieux dans les sociétés violentes

Ne l'appellez pas « femme de... » !

Isabelle Michelat partage son quotidien avec un footballeur professionnel, mais décrit sa vie comme « banale ».

Les amateurs de rubriques people peuvent aller se rhabiller !

Elle a ce regard bleu, félin, incroyablement bavard. Ces mains, affolées, toujours en mouvement. Cette voix aigüe et douce à la fois. Moulée dans un jean bleu et un tee-shirt noir, Isabelle Michelat soigne son look. Mais la compagne d'Elie Dohin, joueur professionnel au FC Libourne-Saint-Seurin (Ligue 2), n'aime guère le cliché de « femme de footballeur ». « *Qu'est-ce que ça veut dire? Ça ne signifie rien pour moi* ». Elle consent toutefois à parler de sa vie avec un sportif. L'hygiène de vie, les entraînements, les déplacements... Isabelle évoque sans détour le quotidien de sa famille : les menus ni trop gras ni trop sucrés ou les heures de sieste à respecter. Des contraintes qui la tiennent éloignée de toutes les futilités d'une Victoria Beckham. « *Elie exerce un métier dont il faut accepter les contraintes. Je m'adapte à ce mode de vie* », concède-t-elle. Les déplacements à l'extérieur ? Isabelle ne s'en plaint pas. « *Il est plus facile d'être une femme de footballeur que de routier. Les déplacements se font généralement entre le vendredi et le samedi, il revient plus vite* ». Parfois, elle suit son ami, à ses frais. « *Le club ne*

nous paie pas les trajets et c'est tout à fait normal ! » À l'occasion, elle organise les déplacements avec les autres femmes du club. Lors des matches à domicile, un coin de tribune leur est réservé au stade de Libourne.

Loin d'elle l'idée qu'il puisse exister un marché matrimonial du football, une stratégie de l'offre et de la demande. Isabelle Michelat croit dur comme fer aux flèches de Cupidon. « *Je n'ai pas rencontré Elie sur un stade, mais simplement chez des amis communs* », précise-t-elle. Sa rencontre a affolé ses collègues, mauvaise réputation des footeux oblige. « *En fait, mon compagnon a fait des études de commerce* ». Utiles, à coup sûr. Car la reconversion d'un sportif se prépare bien avant le dernier coup de sifflet. La blessure dont Elie se remet progressivement (une rupture des ligaments croi-

sés du genou, ndlr) a sans doute contribué à accélérer la réflexion autour du sujet. Un abandon définitif des stades ? Une carrière d'entraîneur dans quelques années ?

Le sens du sacrifice

Isabelle Michelat sait combien le maillot attire les jeunes filles. Pourquoi pareil magnétisme sur la gent féminine ? Surtout que les candidates au titre risquent d'être déçues. « *À l'arrivée, notre vie est banale. Nous avons un travail, des enfants* ». Banale ! Pour s'en convaincre, elle s'attarde volontiers sur son parcours professionnel : « *J'ai fait des études de droit avant de devenir cadre commercial dans un grand groupe d'assurances. Il s'agit d'un poste à responsabilités*

qui me prend beaucoup de temps ». Sa carrière n'a pas souffert du transfert de son compagnon à Libourne. En apparence du moins. « *Ma société m'a proposé un poste à l'agence de Bordeaux. Auparavant, j'avais la chance de travailler au siège social à Paris* ». Pour l'heure, son activité professionnelle est donc mise entre parenthèses. Mais la mobilité de son mari n'est pas en cause,

« Plus facile d'être femme de footballeur que de routier »

Isabelle Michelat est en congé parental depuis la naissance de Maeva, dix mois.

Une trajectoire professionnelle sereine, une maternité radieuse, Isabelle court obstinément après la norme. Par conformisme ? Non, « *par humilité* ». C'est par hasard que l'on apprend qu'elle a donné des concerts de chant. En insistant, elle nous confie avoir publié des livres pour enfants. Sur la table basse du salon, un ouvrage épais nous renseigne discrètement sur sa passion pour l'art, un intérêt que nous laissons deviner un décor soigné : silhouettes africaines encadrées au mur, lampes en fer forgé marocain suspendues au plafond. De quoi dissuader son compagnon de prolonger trop tard la troisième mi-temps ■

Portrait réalisé par
EMILIE DELPEYRAT,
TIFANY ANTKOWIAK
GUILLAUME CAUCHOIS
ET HÉLÈNE NAHORY



Isabelle Michelat a mis sa vie professionnelle entre parenthèses pour s'occuper de Maeva. PHOTO: RÉMI CAZAMEA